

PROJET UNIVERS



La guerre perdue!

Comment l'homme a perdu la
bataille des fanatismes

JEAN Y. FERLAND
Janvier 2015

Manifeste philosophique sur la guerre actuelle.

Croire ou savoir ?

Jean Y. Ferland

Janvier 2015

***Œuvre libre réalisée sans contribution ni publique ni privée.
Sauf quant à la correction orthographique due à
Madeleine mon épouse, le fond devant toujours
prévaloir sur la forme.***

Droits d'auteur réservés.

Reproduction d'extraits avec l'autorisation de l'auteur.

Publication : www.frictions.org

Site web de l'auteur : www.jean-yvesferland.org

Pourquoi et comment la dernière bataille de la dernière guerre a été perdue.

Parce que nous étions condamnés depuis le premier jour.

*« Frères vivants qui après nous venez,
Qui après nous pensez,
Soyez salués! »*

Si vous lisez ces lignes, c'est que vous aurez reconnu autour de moi les armes apocalyptiques que je n'ai pas utilisées. Vous aurez aussi compris que j'ai contrefait les mots de ce François Villon que nous avons pourtant pendu pour avoir occi un prêtre. Nous aurions dû comprendre, mais ne l'avons pas fait. Nous n'avons pas compris le message de ce prophète; nous n'en avons que savouré la troublante poésie.

Trop occupés à livrer nos guerres, nous n'en avons jamais compris les enjeux.

C'est pourquoi nous avons perdu le droit d'exister et que vous me trouez au milieu de mes armes devenues obsolètes.

Comment j'ai perdu cette guerre? En pliant le genou et l'échine. Simplement. Je me suis trompé de Dieu.

La guerre a été perdue.

Pourquoi donc? De quelle guerre s'agit-il? Nous étions en guerre et je ne le savais pas! Alors qui est donc le perdant, qui l'a perdue cette guerre, qui a perdu cette dernière bataille?

Mais, heureux ami, c'est vous qui les avez perdues cette bataille et cette guerre.

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Tôt dans son parcours, l'homme s'est donné des dieux. Dès l'acquisition de la raison, il a compris le jeu du hasard. Certains revenaient de la chasse les bras chargés, d'autres soufflaient de faim ou d'infirmités tandis que le tonnerre frappait ici et pas là. Le hasard s'est fait chance et malchance, bien et mal.

Heureux de ma chasse, je cède volontiers une part du butin au fou du village. Qui, tantôt, devenu sorcier, l'exigera pour m'assurer d'une meilleure chasse demain. Chance et malchance se nomment désormais dieu et démon, tous deux sous mandat des clergés.

Nous avons longtemps été satisfaits de ce système servile puisqu'un sacrifice opportun pouvait valoir au pénitent une opportunité.

Nous n'avons pas compris qu'il était déjà trop tard!

Mais déjà, il était trop tard.

Il était trop tard ce matin où le chasseur plus téméraire et hasardeux a rencontré le congénère de l'autre clan. Il a alors constaté que ses voisins avaient aussi un dieu responsable du soleil alors qu'il n'y avait toujours qu'un seul astre dans le ciel.

Il aurait pu protester, s'offusquer, simplement signaler l'anomalie, mais il n'en a rien fait, pressé qu'il était de conclure une bonne affaire avec son voisin, de copier son mode de chasse ou de lui substituer une jeune fille prometteuse. Il n'a pas signalé cette bizarrerie du monde céleste.

L'homme a mis genou par terre, s'est prosterné et a conclu un excellent marché. Ce jour a marqué l'abandon de la raison face à l'étrangeté des croyances de la race.

L'Histoire nous l'enseigne, la guerre s'est d'abord engagée par escarmouches entre les hommes. On a longtemps cru que ces guerres incessantes opposaient les princes. On se plaisait à le croire et l'on en tirait gloire. Personne n'a compris les enjeux véritables de ces conquêtes territoriales. Il faudra attendre le mage Zoroastre et son dieu Mazda pour pressentir l'immense vague qui allait engloutir l'humanité.

Débrouillard et imaginatif, l'homme s'est donné des protecteurs divins et leurs prêtres. Quand le conquérant entre vainqueur à Babylone, il en chasse immédiatement les divinités locales pour y installer royalement les siennes.

Par humanité interposée, les dieux se disputent le terrain. Les dieux sont à la remorque des grands rois. Certains perdent et sont versés à l'oubli. Mazda s'impose presque partout au Moyen-Orient et même en Orient sous les glaives des Perses. Presque partout, sauf en Judée où un autre dieu domine et résiste.

Yahvé, dieu unique en cette région, domine son territoire et son peuple. Ici, il ne suffira pas d'interchanger des symboles et des prêtres, c'est le peuple en entier qu'il faudra détruire, exiler ou décimer. C'était beaucoup demander aux rois pour un si minuscule territoire. Plusieurs souverains Perses ou Égyptiens préféreront oublier cette enclave.

Mais pas les dieux!

Une autre enclave résiste aussi. D'une autre façon. La Grèce et ses colonies résistent pourtant à la pression des mythologies. Ces philosophes s'inclinent devant leur Olympe, mais s'obstinent à ne pas lui concéder tout le terrain de la compréhension. L'homme veut comprendre, cherche le savoir, les réponses. Il y a longtemps que ces penseurs ont mordu au fruit défendu. Ils se sont entêtés à comprendre toujours mieux, toujours plus profondément, et à trouver réponse aux questions jetées sur eux la nature. Eux non plus n'ont pas vu venir la vague.

Plusieurs divinités populistes ou farouchement princières prétendent à la domination totale absolue du territoire et des humains. Six siècles avant notre ère, cette guerre des dieux se prépare déjà. Quelques oisifs penseurs grecs de la côte s'étonnent du nombre de dieux se prétendant uniques et absolus. Trois, quatre, dix dieux uniques sur le même trône ne leur paraissent pas raisonnables. Toutefois, ces remarques éparses n'ont en rien atténué la pression monothéiste qui s'accumule sur le terrain. Le sang ne coule encore que par le glaive des rois, pharaons ou César. Toutefois, sous couvert, les dieux recrutent dans le réservoir plus vaste du sang populaire.

L'offensive a été massive, sans précédent. Du jamais vu! Le monothéisme, en deux puissantes vagues s'est abattu sur la création tout entière. Ignorant les empereurs, les pharaons et les rois leurs anciens alliés, les dieux ont directement offert le paradis aux terriens. Sous la conduite des apôtres de Jésus et de Mohamed, Allah et le Christ ont attaqué l'homme dans ce qu'il avait de plus sensible : sa souffrance et son espoir.

Depuis longtemps, la race avait renoncé à la raison. On lui proposait maintenant de s'enrôler sous la croix et la bannière pour avoir droit au Paradis. Comment aurions-nous pu refuser nous qui n'utilisons notre raison

que pour les balivernes et jamais pour les grands choix? Même les nôtres en terre d'Orient se sont retournés sur eux-mêmes pour se donner la paix plutôt que de comprendre.

Glorifiés par leurs milliers de cohortes armées, les dieux uniques ont de temps à autre croisé le glaive et le sabre, mais ce n'était là qu'exercices de mise en train, car chaque dieu régnait sur son territoire et laissait les hérétiques s'entretuer pour meubler l'Histoire.

Une Renaissance due au hasard de quelques voyages et découvertes de manuscrits très anciens a secoué la paix des croyants au détour des XV et XVI e siècles. Les très anciennes observations des penseurs grecs ont inopinément refait surface. Pouvait-on répondre aux questions existentielles autrement que par la foi en un dieu? Et si les promesses des dieux n'étaient que leurres? Leurres pour mieux nous asservir?

Ces questions sont troublantes parce qu'elles n'ont aucun sens. Pour l'homme véritable, il ne peut exister de vérité que par la raison. Être homme, n'est-ce pas utiliser sa raison particulièrement dans des situations difficiles?

Les promesses des dieux sont-elles des leurres? Mais pourquoi donc voudrait-on nous leurrer et mettre notre race en soumission? Ces questions ne pourront jamais trouver de réponse, car elles conduisent au mystère.

Nous nous sommes nous-mêmes leurrés le jour où nous nous sommes prosternés devant les idoles que nous avons nous-mêmes créées. Dès ce jour funeste, il était trop tard!

Durant les cinq derniers siècles, le besoin de savoir n'a pu être enterré. Depuis, fiévreusement, jour après jour, des milliers d'hommes veulent savoir. Veulent comprendre. Croire ne leur suffit plus. Pour leur plus grand malheur cependant leur science ne trouve aucune réponse aux grandes questions de l'au-delà, de la mort, du sens de la vie et du pourquoi de l'existence.

Et au même moment, la terre étant entièrement conquise par l'homme, les dieux se sont trouvés à l'étroit. Deux divinités toutes-puissantes ne peuvent plus s'accommoder d'un soleil unique. Chacune veut désormais briller de tous ses rayons sur la terre entière. Chacune des grandes divinités veut peupler son paradis au détriment du voisin.

De là est venue la confusion de nos dirigeants. Sous la croix ou la bannière, les nouveaux rois et présidents ont voulu préserver le territoire déjà occupé par son dieu. Personne n'a vu ni compris que les divinités entendaient enterrer à nouveau les gens de raison afin de préserver la nature soumise de notre race.

La planète Terre étant entièrement occupée par notre race, sans doute le temps est-il venu de nous rappeler que nous sommes les créateurs de nos divinités. Nous nous sommes jadis donné ces dieux pour conjurer la malchance et tenter de doper la balance des probabilités et hasards en notre faveur. Puis nous nous sommes mis à croire en ces dieux, à les honorer et même à nous soumettre à leur volonté. Nous avons oublié que nous en sommes créateurs.

La guerre du XXI^e siècle ne met pas en cause les dieux, car ils n'existent pas. L'homme se confronte à lui-même. L'homme est-il un être de foi ou de raison?

Voilà l'ultime question. Vous comprenez maintenant comment nous avons perdu la guerre dès le premier jour où nous avons fréquenté l'homme de notre race.

La dernière bataille

Comment s'est engagée cette bataille qui devait changer le destin de notre race?

Nul ne peut le préciser avec la moindre certitude. Comme pour tous les grands événements les racines de cette catastrophique odysée plongent loin dans l'aventure humaine.

Un événement particulièrement marquant servira donc d'encrage pour nous remémorer les derniers instants de cette dernière bataille. Le 11 septembre 2001 a réveillé les Amériques. Deux joyaux de l'architecture new-yorkaise ont été démolis en quelques secondes. Par qui? Par quoi? Comment cela se peut-il? Les plus engourdis ont même longtemps cru que seule leur propre puissance pouvait causer une destruction d'une pareille ampleur.

L'Europe, l'Afrique et l'Indonésie, entre autres, avaient déjà goûté le poison. Il est alors apparu clairement qu'aucune région de la planète n'allait y échapper. L'on a baptisé le mal d'un nom déjà vieux et connu : terrorisme.

Erreur.

Le nom convenait, car tous les pays disposent depuis toujours des forces nécessaires pour combattre le terrorisme. Ouvrir la machine, allouer plus de budgets, resserrer les contrôles et le mal serait irradié de la surface de la Terre.

Dix ans plus tard, ce que cette fiévreuse détermination a donné? Presque rien. Probablement moins que rien. Al Qaïda est toujours actif, d'autres groupes plus meurtriers encore son apparus notamment au Moyen-Orient et en Afrique avec l'État islamique et Boko haram les décapitations et les assauts au fusil mitrailleur se commettent en direct sur Internet.

Première nécessité, reconnaître le conflit dans lequel on est engagé.

Nous ne sommes pas en guerre, s'expliquent plusieurs nations. Nous apportons un peu d'aide à une coalition internationale, mais pas plus. Promis! Ces pays sont des démocraties et ont les mains solidement attachées. Les adversaires de ces démocraties sont pourtant clairs : ils font une guerre sainte à tous les infidèles. Nous avons secrètement espéré que ce soient en effet des terroristes comme l'avaient annoncé avec une belle conviction la CIA et le FBI.

Erreur : ce sont des armées et des guerriers en campagne.

Alors nous fermerons les frontières et ne les laisserons pas entrer chez nous.

Erreur : plusieurs sont déjà là et les autres n'ont pas à y venir.

Nous les écraserons du haut du ciel!

Encore faudrait-il les trouver.

Cette stratégie avait pourtant échoué au Vietnam. À tout hasard, on la répète, faute sans doute d'en avoir une autre. Pas nécessairement une meilleure, simplement une autre.

Bref, une très vaste partie de la race humaine est en guerre sans vouloir l'être, sans accepter de l'être, sans oser même examiner la situation d'un peu plus près. Nous avons après tout élu des gens pour voir à ce genre d'inconvénient. Dans chaque démocratie, les partis de gauche comme de droite tentent de tirer profit de cette situation de tension se gardant bien de perdre au passage le moindre électeur. Presque partout, les démocraties en équilibre précaire ne peuvent agir de façon déterminante face à une menace que pourtant chaque citoyen ressent dramatiquement.

« Les djihadistes sont des terroristes, rien de plus. Quelquefois en cellules télécommandées, le plus souvent en *lone wolves*. Terroristes, malades mentaux, dérangés... » Pourtant l'ennemi ne fait aucun mystère de son identité. « Nous sommes des croyants », clament-ils haut et fort.

Il aurait fallu s'en rendre compte plus tôt, mais les croyants étant partout autour de nous, comment alors les considérer comme ennemis? Croyants en Allah ont précisé les djihadistes.

Devant les atrocités commises, les autorités de l'islam tiennent à informer le monde : « l'islam ce n'est pas cela. » La précision peut rassurer et même plaire, mais au fond elle ne sert qu'à brouiller les cartes. Ce n'est pas l'islam qui commet ces atrocités, ce sont des croyants fanatisés.

L'ennemi, on aurait pu alors commencer à l'identifier. Toutefois, notre confusion était encore trop grande. Les policiers et services antiterroristes combattent les terroristes. Les milices chrétiennes combattent les milices islamiques. Les forces aériennes bombardent les forces terrestres. La confusion donne à chacun et à tous l'occasion de s'illustrer. Elle ne sert cependant personne, pas même l'ennemi.

Cette confusion a probablement alerté quelques stratèges de la haute hiérarchie, mais comment faire savoir à ses troupes que non seulement la bataille en cours est perdue, mais que la guerre elle-même était déjà perdue depuis le premier jour. Ces stratèges auront certainement compris que l'ennemi n'est ni le terroriste, ni le dérangé mental, ni l'islam, ni tel prétendant au tsarisme, mais que l'ennemi est le croyant fanatique.

Et des croyants fanatiques, il y en a partout sur cette planète. Partout, nous avons des usines pour fabriquer ces monstres, ces usines ayant nom école.

Lorsque les sorciers-prêtres se sont aperçu que leur pouvoir leur venait de Dieu, qu'il existât ou non, ils lui formèrent des légions de croyants dévoués, croyants qui ne pouvaient remettre en question ni l'existence du Dieu ni l'obligation absolue se soumettre à ses commandements sous peine de condamnation éternelle. Il ne pouvait en être servi davantage aux jeunes élèves inscrits de bonne foi dans ces écoles religieuses.

Ces croyants d'abord sincères et naïfs sont vite devenus fanatiques. Ce sont eux qui nous livrent bataille. Dès leur tendre enfance, ces jeunes ont été excisés de leur raison. D'homme de raison, ils sont devenus être de foi. Faire appel à leur raison, à leur sens commun de la race, n'est d'aucune efficacité. Au contraire, l'être de raison est pour eux l'infidèle faisant fi du sens de la vie, et de la volonté de Dieu. Leur mission leur est claire.

Ces croyants fanatisés sortent de nos écoles partout à travers le monde. Ils vivent dans un milieu où les croyances religieuses servent de vérité et où déroger à cette culture est se condamner à un ostracisme certain. Les croyants issus de nos écoles ne sont pas tous fanatiques, mais tous privilégient le

dogme révélé à la vérité scientifiquement acquise. Ces croyants habitent votre quartier, ils sont vos voisins.

Nous touchons ici l'âme de cette guerre. Il ne s'agit pas d'une confrontation entre religions ou de frictions entre cultures différentes, mais il s'agit de quelque chose de beaucoup plus intime, de beaucoup plus profond. Nous sommes ici au cœur de la race humaine. L'homme doit choisir entre croire ou savoir. Cela fera de lui ou un être de foi ou un être de raison.

Duquel des deux humains la nature a-t-elle besoin pour poursuivre sa quête d'existence à travers le temps? C'est la question qui nous reste. La seule.

Nous avons perdu cette dernière bataille parce que nous n'avons pas su identifier correctement les opposants. D'ailleurs, nous ne le pouvions pas. Croyants et tenants du savoir se côtoient journallement, mangent au même écueil. Il nous eut fallu tuer notre frère et cela, nous ne le pouvions pas.

C'est pourquoi nous avons perdu cette guerre. C'est pourquoi vous me trouvez vide au milieu de mes armes, au sommet de ma puissance.

Perdant. Perdu.

Janv. 2015

Jean Y. Ferland
